



**GILBERTE  
PÉRIER**

# La vie de Monsieur Pascal

suivi de *La vie de  
Jacqueline Pascal*

PRÉFACE DE SYLVIE ROBIC

**Rivages poche**  
Petite Bibliothèque



À l'automne 1662, peu après la mort de Blaise Pascal, Gilberte Périer écrit le récit de l'enfance, la jeunesse et la mort de son frère cadet. Accolée dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au texte des *Pensées*, *La Vie de Monsieur Pascal* ne sera pas lue pour elle-même mais comme une simple contribution à l'édification du monument pascalien.

Restituer à ce texte sa singularité, c'est faire entendre une voix étonnante, étouffée depuis plus de trois siècles par une postérité fraternelle écrasante. Une voix, ou plutôt deux. En associant au portrait de Blaise celui que Gilberte consacra à leur petite sœur Jacqueline, ainsi que des extraits de leur correspondance, cette édition révèle l'intensité des liens au sein de la fratrie et montre que le talent d'écrire et l'acuité du regard y furent des dons véritablement partagés.



Gilberte Périer

# La vie de Monsieur Pascal

Suivi de

# La vie de Jacqueline Pascal

*Préface et notes de Sylvie Robic*

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction de Lidia Breda

Couverture : © Séverine Scaglia

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017  
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4101-6

## PRÉFACE

### Une tendresse toute particulière<sup>1</sup>

À l'automne 1662, dans les semaines qui suivent la mort de Blaise Pascal, Gilberte Périer rédige, en une trentaine de feuillets, le récit de l'enfance, de la jeunesse et de la mort de son frère cadet. Pendant vingt ans, ce texte semble réservé au cercle étroit des proches et de la famille, avec de rares copies en circulation. Il faut attendre 1684 et la parution non autorisée, à partir de l'une de ces copies, de *La Vie de Monsieur Pascal par Madame Gilberte Périer sa sœur*, à Amsterdam<sup>2</sup>, pour que ce récit étonnant sorte d'une demi-clandestinité et soit officiellement intégré au travail complexe de collecte et d'édition posthume des fragments épars de l'œuvre de Pascal.

À partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le récit de Gilberte Périer va devenir extrêmement célèbre parce qu'il accompagne à peu près toutes les éditions des *Pensées* ou des *Œuvres complètes*, et contribue à forger le mythe du « génie » pascalien : en relatant depuis l'enfance les signes de la précocité intellectuelle de son petit frère, en racontant de l'intérieur le parcours spirituel de celui qui fut un croyant mais aussi un savant et un jeune homme très au fait de la vie culturelle de son temps. Accolée aux *Pensées* et aux préfaces du premier collectif d'édition<sup>3</sup> ou de ses successeurs, *La Vie de Monsieur Pascal* est utilisée dans une visée hagiographique (de Pascal et de Port-Royal) et, de fait, lue comme telle.

Certains aspects du texte correspondent, il est vrai, au genre littéraire codifié de la légende, « récit court, en vers ou en prose, de la vie d'un chrétien exemplaire, composé dans la perspective d'une récitation publique<sup>4</sup> ». La structure narrative de *La Vie...*, en quatre-vingt-huit paragraphes



numérotés, met en évidence une dimension initiatique, scandée par de grandes étapes – l'éducation, le moment décisif du choix, les épreuves qui l'accompagnent, l'intériorisation de la foi. L'orientation du récit vers la mort et l'importance accordée aux derniers moments renvoient aux sujets de prédilection que sont, pour les légendes chrétiennes, les exemples de martyrs et de saints.

Sélection, distorsion et omission délibérée président à l'organisation temporelle, car sur les quatre-vingt-huit paragraphes, vingt et un seulement concernent les vingt-trois premières années de l'existence de Blaise et cinquante-quatre les neuf dernières, entre 1654 et 1662, les plus dominées par le souci de Dieu. De même le texte minimise-t-il dès 1646 (date de la première conversion) l'importance des activités mondaines ainsi que la place des expérimentations scientifiques, alors que de nombreux documents attestent que l'abandon de la science par Pascal sera de fait très tardif. Dans l'optique d'une vie qui, selon Gilberte, d'un coup se

tournerait vers Dieu, les découvertes liées à l'expérience du vide ou, plus tard, la proposition de la roulette ne peuvent qu'être faites « sans y penser ». Dans la perspective de la légende, il s'agit encore de gommer les aspérités du portrait, en édulcorant, par exemple, l'intransigeance du jeune Pascal dans l'affaire Saint-Ange<sup>5</sup> (qui ne s'achève pas aussi « doucement » que l'écrit Gilberte), ou en présentant les divertissements mondains comme des remèdes nécessaires imposés à son frère par les médecins. Malgré la véracité des faits évoqués, *La Vie de Monsieur Pascal* n'est pas une biographie mais la relecture d'une existence dans le sens d'un mouvement d'abandon progressif à Dieu.

Là s'arrête pourtant, selon nous, le rapport de ce récit avec l'archétype légendaire (étymologiquement ce qui doit être lu ou entendu pour une leçon). *La Vie...* n'en appelle jamais à l'édification d'un destinataire et semble surtout conçue pour une destination privée. C'est pourquoi il nous a semblé que, détachée de l'œuvre de son frère

à laquelle on l'associe communément, *La Vie de Monsieur Pascal* pourrait regagner en liberté, en richesse de signification, et faire découvrir au lecteur d'aujourd'hui la singularité d'une écriture, étouffée depuis plus de trois siècles par une postérité fraternelle écrasante. Tel est le pari de cette édition : donner à lire autrement *La Vie de Monsieur Pascal*, en la considérant de manière autonome et en la mettant en miroir avec un autre récit, également consacré par Gilberte à un membre de sa famille, sa petite sœur Jacqueline.

Publiée pour la première fois en 1751 dans un ensemble de biographies de religieuses de Port-Royal, *La Vie de Jacqueline Pascal*<sup>6</sup> est, dans ses conditions d'écriture, encore plus mystérieuse et confidentielle que celle de son frère Blaise. Peu d'éléments nous permettent de situer précisément la période de sa rédaction, même si Gilberte a vraisemblablement écrit après la mort de Jacqueline en 1661<sup>7</sup>. Mais par son existence même, ce texte confirme l'ardent besoin chez

Gilberte de témoigner. Le témoignage garde chez elle un sens religieux puisque ses deux récits relatent l'engagement d'un être dans la foi, dans une atmosphère familiale peu à peu gagnée aux idéaux de Port-Royal. Gilberte narratrice est d'abord une observatrice, une présence, souvent silencieuse, qui assiste aux évolutions de son frère et de sa sœur et choisit d'en rendre compte, vraisemblablement pour quelques amis eux-mêmes acquis à l'austère piété janséniste. Mais ne témoigne-t-elle pas d'abord de manière plus intime, pour elle-même, d'une intensité inhabituelle des liens affectifs et familiaux ? Sans pathos, avec le goût de l'exactitude et du détail concret, son écriture ne veut-elle pas avant tout conjurer la perte des êtres aimés, permettre la remémoration des affects en un temps où l'isolement religieux puis la mort les ont définitivement éloignés ?

L'écriture est un don plus partagé qu'on ne le sait ordinairement dans la famille Pascal. Très instruit, recevant chez lui mathématiciens et physiciens, Étienne Pascal ne

réserve pas à son seul fils le privilège d'une éducation solide. Ses filles en bénéficient également. Ainsi Marguerite Périer décrit-elle sa mère Gilberte : « Elle était née le 1<sup>er</sup> janvier 1620, à Clermont. Mon grand-père se retira à Paris en 1630 pour y élever ses enfants. Ma mère, qui était l'aînée, avait dix ans ; elle se maria à vingt et un ans, et elle resta à Rouen. Quand elle fut ici<sup>8</sup>, elle se mit dans le grand monde comme toutes les personnes de son âge et de sa condition. Elle avait tout ce qu'il fallait pour y être agréablement, étant bel et bien faite. Elle avait beaucoup d'esprit. Elle avait été élevée par mon grand-père qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait pris plaisir à lui apprendre les mathématiques, la philosophie et l'histoire. En 1646, ma mère étant allée à Rouen chez mon grand-père, trouva toute sa famille à Dieu, qui lui fit la grâce et à mon père d'entrer dans les mêmes sentiments. Elle quitta donc le monde et tous les agréments qu'elle y pouvait avoir, à l'âge de vingt-six ans, et

elle a toujours vécu dans cette séparation jusqu'à sa mort<sup>9</sup>. »

Ancienne pensionnaire à Port-Royal et demeurée janséniste de cœur, Marguerite Périer organise, comme sa mère, le récit familial autour du basculement décisif de l'hiver 1646 : où, hébergeant dans sa demeure rouennaise deux disciples de l'abbé de Saint-Cyran, Étienne Pascal et ses deux plus jeunes enfants sont conquis par leurs idées. Convertie à son tour, Gilberte, déjà mariée et mère, ne choisit pas de quitter le monde mais de renoncer à tous ses plaisirs<sup>10</sup>. Il en est un cependant dont elle ne peut se priver, et c'est celui de l'écriture, notamment dans le constant commerce des lettres qui relie entre eux les Pascal, entre Paris, Rouen et Clermont-Ferrand. Or, à partir de l'automne 1662, seule survivante de sa famille, Gilberte troque l'échange épistolaire désormais impossible pour le récit tombeau, l'écriture épitaphe, accompagnant son frère puis sa sœur jusqu'au moment de leur mort – ne serait-ce que la mort

symbolique dans le cas de Jacqueline, où le récit s'achève à la prise de voile.

Sous la plume de Gilberte, les deux *Vies* de Blaise et de Jacqueline se répondent, à la fois dans les thèmes et dans le style : elles dessinent, avec beaucoup de délicatesse et d'émotion, l'atmosphère si particulière de la famille Pascal, où un père, veuf, prend en charge l'éducation de ses trois jeunes enfants, où une sœur aînée tente d'occuper la place d'une mère auprès de ses cadets, et où les deux petits, parfois livrés à eux-mêmes, se laissent emporter par leurs tempéraments exaltés. La lecture de ce diptyque nous révèle d'indéniables qualités stylistiques, une langue pure et sobre, intense mais contenue, et une réelle finesse dans l'analyse psychologique. Réécrivant avec une économie toute racinienne la vie de son frère et de sa sœur comme deux destins fulgurants (Blaise meurt à trente-neuf ans et Jacqueline à trente-six), Gilberte Périer mérite d'être redécouverte non seulement comme l'incontestable organisatrice du chantier de sauvegarde et de

diffusion de l'œuvre de Pascal, mais véritablement comme une écrivaine.

*La Vie de Jacqueline Pascal* apporte à celle de Blaise des éclairages complémentaires, une épaisseur humaine, une ouverture de champ inédite. Poétesse à huit ans, apprentie comédienne à treize, religieuse janséniste à vingt-six, Jacqueline n'a dans sa fougue et sa détermination rien à envier à son célèbre frère. Raconter sa petite sœur, c'est pour Gilberte répéter le fil de la chronologie familiale mais sous un angle nouveau, relater autrement les mêmes événements et en privilégier d'inédits. C'est aussi faire apparaître, de manière palpable, la force des affections au sein de la fratrie, ainsi que, d'un portrait à l'autre, bien des traits communs, autant de motifs obsédants dans un unique *continuum* poétique. C'est dessiner, au verso de la légende pascalienne, l'histoire toute simple d'un fervent amour fraternel.

Les mêmes mots servent souvent à Gilberte pour décrire la personnalité de ses cadets. Sans aller jusqu'au « génie », récur-



rent dans le récit sur son frère, elle souligne d'abondance l'« esprit » de Jacqueline, sa vivacité, sa finesse, son énergie. Ils ont le même amour du jeu, la même facilité à composer, pour l'un des figures géométriques au sol « à ses heures de récréation », pour l'autre des vers de poésie entre deux habillages de poupées. C'est par cette aisance naturelle et « naïve » que l'apprenti savant et la poétesse en herbe échappent à la caricature des enfants précoces exhibés comme à la foire sur la scène des adultes. Leur caractère, cette « humeur bouillante » que Jacqueline identifie chez son frère sans s'avouer qu'ils l'ont en partage<sup>11</sup>, est entier et pur. Quand cette entièreté, Blaise enfant la donne à l'étude et aux sciences, Jacqueline en fait autant pour les arts, avec une nuance de gaieté soulignée par Gilberte. Chez l'un comme chez l'autre, la radicalité de la conversion et du renoncement au monde sera à la mesure de ce premier don sans réserve aux plaisirs de l'esprit.

Ce cheminement vers la foi, les deux récits de Gilberte nous révèlent qu'ils vont

le vivre ensemble, pas à pas, dans une interaction affective surprenante, où le plus influent des deux n'est pas celui que l'on croit. Leur relation fusionnelle se noue dans la petite enfance. Jacqueline a cinq mois à la mort de sa mère et Blaise trois ans, et bien que leur père et leur sœur aînée s'efforcent d'être présents, d'une qualité de présence et d'attention rare pour l'époque en ce qui concerne Étienne Pascal, les deux petits n'en seront pas moins, pour la vie, deux enfants perdus. Deux éternels enfants sans mère, jusque dans leurs saisissantes manifestations d'indépendance et leurs certitudes d'avoir raison. Deux inséparables, soudés, collés l'un à l'autre, avec une propension forte à l'enfièvrement, aimantés par le principe de raison (Jacqueline souhaitera devenir « religieuse raisonnablement »), mais gouvernés par leur imagination (Blaise ne « rêve »-t-il pas aux figures mathématiques que lui interdit son père ?).

Le récit de Gilberte a encore cette puissance de nous faire sentir, au sein de la famille

Pascal, l'ouragan provoqué par la découverte de Port-Royal, pour lequel Jacqueline, à vingt-six ans, choisit de « s'ensevelir ». Si en 1646, avec la découverte de la doctrine et des écrits de l'abbé de Saint-Cyran, elle n'est encore qu'une fillette de onze ans qui s'entiche du jansénisme sous l'influence conjugquée de son père et de son frère, c'est elle qui, très vite, sera la plus radicale dans son engagement. En s'isolant au sein même de la demeure familiale, en rompant avec son mode de vie et ses goûts anciens, en décidant malgré Étienne et Blaise de rejoindre la communauté janséniste, Jacqueline donne tous les signes d'une conversion sans retour, dont la brutalité correspond à sa nature impérieuse. Sa fermeté fait d'autant mieux sentir, par contraste, les affres où se débat son frère, et ses atermoiements, jusqu'à ce que Jacqueline devienne officieusement sa « directrice » spirituelle. Un étrange renversement s'opère donc sous les yeux du lecteur, où l'esprit dominateur du « génie » précoce est à son tour dominé par une jeune fille dont

l'orgueilleuse volonté continuera, après sa mort, de s'imposer à lui.

Il y a, il faut l'avouer, quelque chose de glaçant à la lecture de l'atmosphère complotiste de Port-Royal, où Jacqueline communique à l'insu des siens et contre eux avec le monastère et organise des rendez-vous secrets. Dans les lettres qu'elle continuera d'écrire à sa famille depuis sa retraite religieuse, et dont nous publions quelques extraits, la petite Pascal dit « nous » pour évoquer sa communauté et c'est bien la preuve que les « siens » ont changé de camp. Le renoncement au monde est aussi un arrachement aux anciens liens affectifs, et principalement à ceux qui unissent le frère et la sœur. Blaise finira par intérioriser la leçon dispensée par sa sœur, au point de ne manifester, en apparence, aucune émotion à l'annonce de sa mort.

Les plus beaux moments, mais les plus terribles, de ce double récit sont ceux où Gilberte rapporte ce douloureux travail de déprise d'avec l'aimé(e). Ainsi des para-

graphes 59 et 60 de *La Vie de Monsieur Pascal*, consacrés aux réactions de Blaise et Gilberte à la mort de leur petite sœur. Aux « continuelles afflictions » de sa sœur aînée face à cette « perte qu’[elle] ressentait si fort », Blaise oppose le détachement de celui qui n’est engagé qu’en Dieu : « C’est ainsi qu’il faisait voir qu’il n’avait nulle attache pour ceux qu’il aimait : car, s’il eût été capable d’en avoir, c’eût été sans doute pour ma sœur, parce qu’assurément c’était la personne du monde qu’il aimait le plus. »

Cette dés-affection serait effrayante si *La Vie de Jacqueline Pascal* ne l’éclairait autrement, révélant combien il en coûta à Blaise de perdre par deux fois sa petite sœur, et plus encore peut-être la première fois, lorsqu’elle le quitta pour Port-Royal. Ce sont les dernières lignes du récit de Gilberte, qui évoquent la nuit précédant l’entrée de Jacqueline au couvent : la fratrie est encore réunie sous le même toit mais désormais scindée, séparée, chacun reste isolé dans sa chambre par crainte de se laisser attendrir. Gilberte écrit l’impossibilité pour

la future religieuse de faire face au chagrin de son frère, et son départ silencieux, sans un regard ni un adieu.

Ce moment de silence entre Blaise et Jacqueline est unique, car depuis sa retraite conventuelle, la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie continuera néanmoins à écrire, et à communiquer avec son frère et sa sœur par de belles et longues lettres dont nous publions dans cette édition certains extraits. Dans la conversion définitive de celui qui deviendra pour la postérité le héraut du jansénisme français, cette correspondance joue un rôle crucial d'encouragement et d'accompagnement. S'y révèle un indéniable talent d'épistolière, par exemple lorsque pour Gilberte, la religieuse retranscrit l'atmosphère romanesque où s'enflamme l'imagination de Blaise, en manque de directeur spirituel et désireux de rencontrer clandestinement M. Singlin sur la route de Port-Royal des Champs<sup>12</sup>. Dès avant l'entrée au monastère, ses lettres révèlent l'irrévocabilité de sa décision. Ainsi celle du 19 juin 1648

qui demande à Étienne Pascal la permission d'une retraite de quinze jours à Port-Royal et celle du 7 mars 1652 qui invite son frère à la cérémonie de ses vœux<sup>13</sup>. La manière dont, tout en ayant l'air de s'en remettre à leur autorité, elle affirme néanmoins l'entière liberté de son choix est impressionnante et témoigne chez Jacqueline d'une forme de jubilation, dans les deux cas faussement résignée, à l'autorité masculine dans un premier mouvement de la lettre, puis triomphale par son assurance dans la seconde.

Mais au fil des années son style perd de sa verve et se fait plus intransigent, plus coupant. *La Vie de Jacqueline Pascal* est aussi l'histoire d'une métamorphose, celle d'une enfant douée et très gaie en une religieuse sévère, et c'est un conte cruel que Gilberte Perrier ne se résout peut-être pas à raconter jusqu'au bout. Un conte qui nous suggère que si la neige n'était pas tombée sur la campagne normande, un jour d'hiver 1646, le destin d'une petite fille impulsive et artiste en aurait été

changé, et que la violence des passions aurait pu pour elle trouver d'autres scènes – poétique, théâtrale – plus ouvertes et joyeuses que celle du face-à-face solitaire avec Dieu.

Sylvie ROBIC